

BON SANG DE BOIS

Jay se réveilla dans un silence si complet que même le noir absolu dans lequel il se trouvait lui semblait lumineux.

Une odeur de sciure saturait l'air, âcre, comme si de la poussière de bois imbibée d'une sève amère était en train de pourrir. Ses paupières lourdes se soulevèrent à peine. Un marteau battait de manière saccadée dans sa tête, lui donnant la sensation que son crâne servait de billot à un boucher malhabile.

Il voulut lever un bras. Rien. Ses membres semblaient cloués ensemble, traversés de pointes invisibles. Ses jambes, comme sciées, ne répondaient plus. Sa gorge, aussi sèche et râpeuse que le petit bois qu'il utilisait pour allumer le feu, refusait d'émettre un son.

Ses narines semblaient bouchées et ne laissaient passer que cette désagréable odeur, mais aucun air ne semblait arriver à ses poumons.

Il distingua des formes floues, une masse sombre, au sol. Il crut d'abord reconnaître le tas de copeaux qu'il avait rassemblé la veille dans son atelier, mais est-ce qu'il se trouvait bien dans son atelier ?

Soudainement, une lumière bleue jaillit dans la pièce et il n'eut plus de doute. Il était bien dans son atelier, à Simandres. Il pouvait voir la fenêtre qui donnait sur le parc de Pachottes devant lui. Il faisait nuit, un orage devait se préparer par qu'il ne distinguait ni la lune, ni une quelconque étoile. Son regard revint alors sur ce qu'il imaginait être un tas de copeaux de bois provenant de son travail de la veille. Il vit ce que c'était vraiment.

Un téléphone vibrait, éclairant de son halo l'ensemble de son atelier. C'était ce qui avait provoqué ce halo de lumière bleutée. Ses outils gisaient en désordre à même le sol. Lui qui prenait tant soin de ses outils, qui les bichonnaient autant qu'il prenait soin de lui-même. Après tout n'étaient-ils pas l'extension naturelle de ses bras lorsqu'il travaillait. C'est alors qu'il se rendit compte que cette masse informe n'était autre qu'un corps. Un homme, gisait devant lui, étendu, le crâne transpercé par ce qui ressemblait à l'un de ses ciseaux à bois. Du sang, épais et brunâtre, qui avait coulé le long de ses joues comme des larmes formait maintenant une mare qui avait séché sur les veines du bois du parquet.

Jay mis un certain temps à reconnaître le corps, après cette obscurité plus profonde encore que celle d'un trou noir, il lui fallut du temps pour s'habituer à la lumière criarde de l'écran du smartphone. Maintenant, il était sûr de lui, c'était Jimmy Nick, dit Le Cricket. Toujours affairé, toujours en mouvement, en train de sauter, passant d'un contrat à l'autre que ce soit pour lui ou pour les artistes qu'il représentait. Toujours habillé de vert, un comble pour un homme de scène. Il était désormais cloué pour de bon sur ces planches pleines de poussière.

Le portable s'éteignit. L'obscurité et le silence retombèrent, encore plus lourd qu'avant. Jay ferma les yeux, priant pour s'éveiller de ce cauchemar. Mais un bruit se fit entendre. Un frottement. Comme le crissement d'un bois que l'on travaille, le raclement d'une plane sur une poutre.

Une silhouette passa devant lui. Grande, mince, avec un long nez effilé.

Jay sentit un frisson le parcourir. Il connaissait cette allure. Mais il n'osa pas y croire.

L'ombre resta là, immobile, à l'observer. Ses yeux luisaient dans le noir, sournois, perçants. Elle portait un chapeau de feutre bleu roi.

Une voix se fit entendre, grinçante, rugueuse, comme une scie mal affûtée mordait dans un nœud de chêne :

— M'aurais-tu oublié ?

Jay aurait voulu répondre, mais sa bouche restait scellée, ses lèvres clouées ensemble. Son angoisse fut soudain décuplée par la découverte de la personne qui était derrière tout cela.

Une seconde personne entra alors dans l'atelier, une bougie à la main. Il s'agissait d'une femme douce, mais implacable, drapée d'ombre, les yeux d'un bleu glacé. Elle s'avança lentement, elle ne donnait pas l'impression de marcher, mais de glisser sur le sol avec une grâce infinie. Ses mains d'une finesse absolue semblaient tirer des fils invisibles, tendus vers la silhouette au chapeau.

Elle posa son regard sur Jay et un magnifique sourire étira ses lèvres avant de se muer en un rictus machiavélique.

— Tu as toujours aimé le bois plus que la chair Jay, murmura-t-elle. C'est pour cela que tu aimes tant jouer avec tes marionnettes, les sculpter, les façonner, passer du temps à les raboter pour transformer la surface du bois duquel elles sont faites en une matière aussi douce au touché qu'une peau de bébé. Mais tu avais besoin d'aller plus loin, n'est-ce pas ? Alors laisse-moi te montrer ce que ça fait de devenir ce que tu sculptes.

Sa voix avait le ton d'une caresse et le poids d'une condamnation. Jay sentit son sang se figer. C'était Faye Bleue, une illusionniste particulièrement douée, connues partout dans le monde. Originaires de Simandres, on la disait dotée des pouvoirs magiques qui dépassait l'entendement. Personne ne connaît son âge, ni ses origines. Elle inspire autant la peur, qu'elle attire les regards, émerveillés par la beauté de ses traits. Sa maison

était nichée dans le marais, mais personne ne savait comment elle faisait pour s'y rendre, les barrages castors ayant inondé le seul chemin qui permettait d'y aller à pieds secs.

La silhouette au nez trop long s'avança alors, découvrant enfin son visage.

Jay reconnut ses traits. Non pas ceux d'un homme, mais d'un pantin devenu adulte. Son bois avait vieilli, craqué par endroits formant des rides profondes, la chair greffée dessus semblait lutter pour s'accrocher sur cet être mi-homme, mi-souche.

— Tu m'as fabriqué, dit-il. Tu as taillé mes membres, poli mon visage, articulé ma mâchoire. Tu voulais un fils, tu as créé une marionnette de bois et de chair. Et puis tu m'as traîné partout, de villes en village, m'exhibant comme un phénomène de foire.

Sa voix se brisa et revint encore plus grinçante que les branches d'un vieil arbre branlant dangereusement lors d'une tempête.

— Tu as fait de moi une bête de foire que tu faisais monter chaque jour sur scène. Et moi, je voulais être libre, mais tu n'as pas voulu me laisser faire, moi qui voulais voir le monde, sans fils.

Jay comprit. C'était lui. Pi. Son Pi. Pierre Nocchio. Le pantin qu'il avait créé, aimé comme un enfant et perdu à la suite d'un spectacle à Lille au cabaret « la Baleine ». Il l'avait cherché partout, mais impossible de le retrouver. Il en avait pleuré pendant des jours entiers.

Faye Bleue posa sa main sur l'épaule de Pi. Elle parla pour lui.

— Tu l'as façonné pour ton plaisir. Tu l'as voué à une existence qui n'était pas la sienne. Aujourd'hui, c'est à ton tour de subir le même sort.

Jay sentit ses bras se tendre. Des fils invisibles tiraient ses poignets, les soulevant contre sa volonté. Ses jambes s'allongèrent, se rigidifièrent. Sa peau se craquelait, rapidement, séchant au passage et ressemblant de plus en plus à l'écorce d'un vieil arbre.

Une douleur vrillait son oreille droite, comme si une tarière y pénétrait, creusant un canal direct jusqu'au cerveau. Ses doigts se durcissaient, craquaient, se fendaient en échardes.

Il pensa hurler, mais seul un craquement similaire à celui d'un vieux parquet sortit de sa gorge.

Il ne pouvait pas lutter, son corps tout entier était en train de se transformer en bois. Mais le pire dans l'histoire était que son cerveau restait dans un état de perpétuelle conscience, il pouvait tout ressentir : la douleur, le chaud, le froid et bien plus encore.

Pi s'agenouilla devant lui. Son visage de bois fendillé et décoloré toucha celui de Jay. Ses yeux, ternes, mais avides, plongèrent dans les siens.

— Tu ne seras plus l'artisan, Jay. Tu seras l'œuvre, mon œuvre.

Faye Bleue tira légèrement les fils qu'elle semblait tenir. Les bras de Jay se levèrent, mécaniquement. Ses jambes claquèrent au sol comme des poteaux de bois. Ses lèvres se fendirent, peintes d'un sourire grotesque qu'il ne contrôlait pas. Chaque mouvement était incroyablement pénible et douloureux, il ne pouvait rien contrôler et ne pourrait plus jamais le faire.

Le Cricket, au sol, devint le témoin silencieux de cette métamorphose.

De marionnettiste il était devenu marionnette et il était maintenant à la merci de sa création.

Faye Bleue s'approcha de lui, ajusta un fil invisible. Pi éclata alors d'un rire sec, grinçant et craquant comme le bois qui se fend sous la hache.

Sa vengeance était accomplie.